

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 38

Artikel: Le jugement de Pinclet
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206290>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE JUGEMENT DE PINCLET

À la croisée de la route de Faoug à Coppet et du chemin qui de la forge des Eterpaz mène à la petite auberge des Rutènes. Une automobile est arrêtée à l'ombre d'un sorbier, à deux pas d'une borne où Pinclet, le cantonnier, s'est assis pour faire les dix heures. Devant la lourde voiture est campé, les jambes écartées et les bras croisés sur la poitrine, un grand gaillard en manches de chemise, dont l'attitude semble dire au chauffeur : vous ne passerez pas ! De fait, ce chauffeur a l'air fort contrarié, d'autant plus que sur le siège d'arrière s'agite nerveusement une jeune dame qu'on devine jolies sous la voilette tombant d'un affreux chapeau-cloche à fromage.

— Voyons, fait d'un ton conciliant l'automobiliste, je vous donne trois francs, et vous gardez votre poule ; cela vous va-t-il ?

— C'est trois francs cinquante et pas un fichtre de moins ! répond le propriétaire de la poule... Ça vous apprendra à décapiter mes bonnes pondeuses.

— Mais puisque je vous dis que vous la garderez !

— Que voulez-vous que je fasse d'une poule sans tête ; elle est à vous maintenant ; payez-moi mes trois francs cinquante, et tout sera dit.

— Mais, moi non plus, je n'ai que faire de votre bonne pondeuse ; et puis, elle tachera les coussins de mon auto.

— A qui la faute ?

— Tenez, voici trois francs, et n'en parlons plus.

— Pardon, trois francs cinquante.

— Décidément, vous n'êtes pas raisonnable !

— Si vous préférez que nous allions chez M. le juge de paix ? c'est seulement à cinq petits quarts d'heure d'ici.

— Merci, je suis trop pressé ; mais, dites-moi, si nous nous en remettons au jugement de ce cantonnier qui nous écoute ?

— On peut essayer... Hé ! Pinclet, amène-te voir par ici.

— Mon brave, fit le chauffeur à Pinclet, qui s'avancait à pas mesurés, après avoir essayé du revers de la main sa longue moustache, mon brave, voulez-vous être l'arbitre de notre petit différend ? Vous avez entendu de quoi il s'agit ?

— Mon Dieu, j'ai entendu sans bien entendre...

— Eh bien, voici : la poule de votre ami a passé sous mon automobile, il me réclame trois francs cinquante à titre de dédommagement, je lui offre trois francs et lui laisse sa poule, n'est-ce pas équitable ?

— Montre-voir cette poule, François, dit le cantonnier ; et, après l'avoir soupesée :

— Tout ce que je puis dire, c'est que Monsieur a assez raison et que tu n'as pas tant tort, François... Tu te fiches donc de ta poule, pourvu que tu aies tes trois francs cinquante ?

— Oui.

— Et Monsieur promet bien de ne pas la réclamer, si Monsieur ne débourse que trois francs ?

— Mais oui.

— Eh bien, Monsieur aura bien la bonté de donner trois francs à François ; j'y ajoute cinquante centimes et je garde la poule... Tout le monde est-il content ?

Le chauffeur et François : « Parfaitement. »

— Et pis, conclut Pinclet, en fourrant la poule dans son bissac, les frais du procès on les mettra à la charge de l'Etat.

V. F.

AUX PENSIONNAIRES

La pièce de vers que voici n'est pas d'aujourd'hui, on le voit par la date. Elle fut publiée jadis dans la *Tribune de Lausanne*. Elle est toujours de saison :

Alors que vous passez, candides pensionnaires,
Cheminant deux à deux, douces et débonnaires,
J'aime à saisir au vol vos propos innocents,
En leur français naïf, aux comiques accents,
Laisant voir en sa forme élémentaire et fruste
Votre souci constant de trouver le mot juste,
Et témoignant chez vous dû désir vertueux
De faire un « exercice » utile et fructueux.

J'aime, en les trains d'été, quand vous rentrez
[Heurées,

D'une course joyeuse à travers les prairies,
Entendre raisonner vos étranges jargons,
Dans le silence hostile et triste des wagons.
Et tandis que d'air pur et de plaisir grisées,
Vous contez la journée en phrases imagées
Où passent des « charming », « reizend » et
« lovely »

Votre gai charabia ne me semble point laid.

Puis, en costumes clairs, gentiment alignées,
J'aime à vous voir encore, écoutant résignées :
Sonate, paraphrase, étude et concerto,
Symphonie, impromptu, fugue ou minuetto,
Flot terrible et puissant de savante musique,
Que déchaine l'orchestre en un concert classique,
Où l'auditeur profane accablé de sommeil,
Grâce à vos frais minois se maintient en éveil.

Enfin, au temps béni des douces gâteries,
Des envois de bonbons et de pâtisseries,
De puddings nationaux, fruits de l'art maternel,
J'aime à vous voir entrer, la veille de Noël,
Dans quelque librairie, et là, très affairées,
Choisir en le mouceau des cartes illustrées
Celle devant porter au logis familial
Vos souhaits de bonheur, vos vœux d'amour filial.

Et je tiens à vous dire, aimables pensionnaires,
Berthas, Fridas et Mauds, doux anges tutélaires
Du brillant virtuose et du conférencier,
Combien ici chacun sait vous apprécier.
Aussi, n'hésitez pas à nous mander vos filles,
Quand, plus tard, vous aurez de nombreuses

[familles,

Et puissent dans Lausanne, en cortèges heureux,
Toujours, les pensionnats défilier « deux par deux ».
Lausanne, mars 1898. Fd W.

C'est du propre ! — Le Bulletin de la Bourse de la *Tribune de Genève*, du 14 septembre, se termine ainsi :

« Notre bourse est retombée ce matin dans le calme. Peu d'affaires. »

Décidément, dirait Töpfer, notre Bourse s'embramine !

ON VOYADZO AO POLE

L'IAIDE-VO lè papai stau dzo ? Se vo z'ai z'u lesi de lè z'èpèla on bocon, prau su que vo z'ai vu que traî crâno corps sant z'u fère onna tornâie tant qu'âo pôle, et que sant revengnâ tot vedzet, ma on bocon einrhonmâ. Clii que l'a z'u lo premi idée de parti l'è on certain bon-fonds de pè Velâ-Bonzon qu'on lâi desâi *Coque* po nom sobriquet. On l'avâi batsi dinse por cein que, quand l'ètâi oncora tot boute et qu'on lâi demândâve : « Ame-to mi ton père âo bin ta mère ? », ie repondâi : « l'âmo mi lè coque ? » et *Coque* lâi ètâi restâ.

Clii coque l'ètâi adf plliein d'indzalire, principalameint âi z'ertè dâi dou pi. L'è oncora on' affère de la mètsance que lè z'eindzalire et Coque l'avâi tot fé po lè fère à passâ. Po fini, l'avâi ètâ vè on màidzo que l'âi dit dinse : « Rein ne vo lè z'arretâ que de corre dein la nâ. » Mâ on ètâi âo sailli et, ma fâi, adieu la nâ. Adan, on régent de per lè, que l'avâi bin z'u recordâ la jographie, lâi fâ dinse on dzo : — Sède-vo pas allâ âo pôle nord, que l'è tant plliein de nâ qu'on ne pâo pas mè et que doure dâi z'annâie ! -- Et Coque sè décide à parti, po guèri sè z'eindzalire et po promenâ on bocon sa balla-mère que lâi a grand teimps que lo lâi promettâ. Ma, faillâi tot on trossi po s'einmodâ contre lo pôle. Ie preind dan sè metanne ; l'einfate son bounet avau lè z'oroille, qu'on lâi vayâi fenameint lo bet dau nâ ; ie met sè choque à botte avoué dâi gamatche per dessus ; ie va couilli dein on' adze on bon bâton de câodra ; ie bete dein sa catsetta quauque batz, onna botoille de vin de fri, onna ludze po menâ la balla-mère que pouâve pas bin martsî... et pu, via pè Penâ, Botteins, Echalleins.

Ma fâi, à Echalleins, coumeince à ne pas sè rappela dau seindâ po lo pôle. Lo régent lâi avâi bin de que faillâi teri adf ein lèvé de la part dau dzoran, mâ l'avâi tot parâi pouâre de sè trompâ et ie demande à n'on municipau de lâi montrâ lo tsemin.

— Quemet ! vo z'allâ âo pôle ? que lâi dit clii municipau.

— De bi savâi, que repond Coque.

— Et vo z'ai min d'Esquimau avoué vo ?

— Ein faut-te ? que ie dit ; savé pas qu'èin faillâi.

Lâi avâi adan pè lo Gros-de-Vaud on corps qu'on lâi desâi l'Esquimau et que l'avâi dou valet, ion qu'on lo surnommâve *Dsanlyâo* et l'autro *Epouâire-veretâ*, que l'avant assebin la frènesi d'allâ âo pôle. Coque va adan vè leu et lau dit dinse et dinse que, onn'hâora aprî, lè traî gaillâ tracivant tant que pouâvant èteindre, avoué la balla-mère su la ludze, vè Yverdon, Nautsâti et pu du cein lo seindâ dau pôle.

Ma fâi, lant z'u à piotounâ, à piotounâ dessus la glièce et dein la nâ. L'è épquâirau ! A dâi pllièce l'ein avâi la hiautiau d'onna maille de fein, et pu aprî asse hiaut que la cathèdrâla, dâi mouf dau tonnerro, quemet la Tor de Gauze, quemet la montagne de midzo.

Et ie montâvant adî, ie montâvant adî, ein traîneint la ludze. Dâi iâdzo reincontrâvant on par de dzein et du tot lliein lau criâvant :